

ENTRE DEUX RIVES

Il est compositeur et plasticien. Vit en France mais a ses racines au Liban. Et ne cesse, dans son œuvre, de jeter des ponts entre l'Orient et l'Occident. De la Biennale de Venise au Festival Musica, Zad Moultaqa connaît cette année la consécration.

Par Sophie Bourdais
Photo Jean-François Robert
pour Télérama

Quel rapport entre *Il Combattimento di Tancredi e Clorinda*, madrigal de Claudio Monteverdi écrit en 1624, et *Combattimento II*, du Libanais Zad Moultaqa, qui sera créé le 4 octobre au Festival Musica ? Basées sur un texte identique, les deux pièces sont disposées en miroir autour d'un interlude électroacoustique. Le même ensemble baroque (Le Parlement de Musique, de Martin Gester) les interprète. Et l'on peut compter sur Zad Moultaqa pour faire ressortir ce qu'il y a de permanent et d'universel dans la tragédie de Tancredi, le chevalier chrétien, et Clorinde, la princesse sarrasine, épris l'un de l'autre et engagés dans un combat mortel faute d'avoir pu se reconnaître... Début septembre, dans l'atelier parisien qui abrite ses activités de compositeur et de plasticien, Zad Moultaqa réfléchit, autour d'un suave café libanais et de figues fraîches, à la meilleure façon d'articuler les deux moitiés de ce « double drame ». Et croise les doigts pour que Le Parlement de Musique réussisse à jouer les quarts de ton (courants dans la musique arabe, incongrus dans le répertoire occidental) prévus dans *Combattimento II*. Il en va du sens de l'œuvre, où deux mondes s'entrechoquent à travers leurs musiques. Comment parvenir à les relier ?

Cette obsession du lien, sans cesse à retisser, s'ancre depuis l'enfance dans la trajectoire de Zad Moultaqa. Né en juin 1967 dans la mosaïque confessionnelle du Liban, côté chrétien maronite, l'enfant a 8 ans quand la guerre civile éclate. Elle va durer quinze ans. Parmi les chocs sonores qui le construisent en tant que musicien, entre le vent, les cloches des églises et les appels du muezzin, il y a cette nuit de bombardements enregistrée par un voisin, qui s'invite, dès le lendemain, chez les Moultaqa, pour leur faire écouter ce qu'ils viennent de subir. Des années plus tard, installé à Paris, Zad apprend l'assassinat du journaliste politique libanais Samir Kassir, et demande à sa mère de lui envoyer la fameuse cassette. Il en tire une pièce-hommage, *Non*, où les sons d'explosions et de mitraillettes dialoguent avec les talons claqués de la danseuse flamenco Yalda Younès. Une façon de reprendre, par l'écriture, le contrôle sur la violence, qui trouvera maints échos dans les œuvres suivantes.

Zad Moultaqa a toujours été compositeur. Même à l'époque où, très (trop, dit-il) jeune, encouragé par ses professeurs, il envisage une carrière de pianiste : « Je n'avais pas compris que j'étais plutôt fait pour la création. » Assis au clavier dès l'âge de 5 ans et demi, l'enfant n'a pas encore appris le solfège qu'il imagine déjà ses propres pièces, et demande à son frère de les mettre sur le papier. Il compose des mélodies, s'essaie à l'abstraction, teste une forme rudimentaire d'électroacoustique avec deux enregistreurs à cassettes... Les parents – Antoine et Latifeh Moultaqa, pionniers du théâtre d'avant-garde en langue arabe – ne sont pas musiciens,

À VOIR

Festival Musica, jusqu'au 7 octobre, à Strasbourg, www.festivalmusica.org. Les œuvres de Zad Moultaqa sont jouées le 27 sept. (*Ubi es*), le 29 (*La Passion selon Marie*) et le 4 oct. (*Combattimenti*). Rencontre avec le compositeur le 27 sept. à 12h30 à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. **Combattimenti**, reprise le 5 oct. à l'Arsenal-Cité musicale, à Metz. **SamaS, Soleil Noir Soleil**, installation visuelle et sonore pour la 57^e Exposition internationale d'art contemporain de la Biennale de Venise (pavillon du Liban). Jusqu'au 26 nov.

À ÉCOUTER

Les disques de Zad Moultaqa sont édités par L'Empreinte digitale. En vente sur le site du label et sur toutes les plateformes de téléchargement. **SamaS Itima**, pièce chorale écrite pour la Biennale de Venise.



Zad Moultaqa dans son atelier, à Paris.

mais écoutent volontiers Mozart et Beethoven. A 11 ans, Zad découvre, « *tétanisé* », l'ouverture de *La Passion selon saint Matthieu*, de Johann Sebastian Bach, « sans doute l'œuvre qui [l]'a le plus nourri ». Trente ans plus tard, il écrira ses propres « Passions », pétries d'un profond humanisme plutôt que de religion. Comme cette *Passion selon Marie*, bouleversant oratorio en syriaque sur la souffrance silencieuse de la mère du Christ. Ou celle qu'il a dédiée en 2015 au poète syrien Adonis. Avant d'envisager, pour 2018, une *Passion selon Judas*...

A côté de Bach, il écoute assidûment un disque de musique de cirque. Mais boude la musique arabe. Plus tard, installé en France, il la redécouvrira avec avidité, approfondira ses modes, sa vocalité, son instrumentarium. Pour l'heure, il est « dans le rejet absolu ». Adolescent, c'est Chopin qui inspire son écriture. A 17 ans, il part à Paris préparer (puis intégrer) le Conservatoire national supérieur de musique. En sort avec deux premiers prix, en piano et en musique de chambre, et entame une carrière d'interprète qui s'annonce brillante. Jusqu'à la crise : chaque concert devient un calvaire, le piano

prend des allures de « grand cercueil », il s'empêtre dans « la pâte trop concentrée » des mélodies qu'il tente d'écrire. « La charge émotionnelle était trop forte. Mes parents et ma sœur étaient restés à Beyrouth, sous les bombes, on ne pouvait pas communiquer, c'était très dur. » Pas d'autre issue que la rupture. Le jeune homme arrête le piano, la composition, et se jette avec ferveur dans l'autre passion qui l'anime depuis toujours : le dessin et la peinture.

La musique reviendra pourtant. Portée par d'étranges flashes sonores qui traversent le cerveau de l'ex-pianiste. Et par les petites musiques de scène que lui commandent ses amis du théâtre. Libéré du piano, Zad Moultaqa renoue avec ses racines orientales. Écrit la cantate *Anashid* (2000), inspirée du *Cantique des cantiques*, et se lance avec la chanteuse Fadia Tomb el-Hage dans un ambitieux projet autour des *mouwashes* arabo-andalous (poèmes de cinq strophes à rimes variées), avec oud, percussions, voix de contralto... et piano (*Zârani*, 2002). Au début, sa quête d'un chemin original entre deux héritages suscite des malentendus. En Europe, on se demande où le ranger. Au rayon musiques du monde ? Dans le répertoire contemporain ? Côté arabe, on s'interroge : ce musicien formé à l'occidentale a-t-il le droit de revisiter ainsi les *mouwashes*, ou de construire un moderne et percutant « opéra arabe » autour du *zajal*,

cette joute poétique aux codes stricts (*Zajal*, 2010) ? Le soutien, décisif, viendra de Catherine Peillon, directrice du label indépendant L'Empreinte digitale, qui publie à partir de 2003 tous les enregistrements du compositeur – en commençant justement par l'inclassable *Zârani*. Ainsi se développe une œuvre composite où la voix humaine, monodique ou polyphonique, a la part belle sans être sacralisée, où le « parfum » du texte compte plus que sa lettre, où chaque instrument a sa juste place, où le sarcasme débouche parfois sur le drame, comme dans la pièce vocale *Hummus*, qui rappelle les massacres de Sabra et Chatila. Invité partout pour des résidences et des créations, Zad Moultaqa, qui a eu en juin 50 ans, n'a plus, aujourd'hui, de problème de légitimité. Et le plasticien s'est vu confier la saisissante installation du pavillon du Liban à la 57^e Biennale de Venise. Il y abolit une nouvelle fois le temps et l'espace, en rapprochant l'anéantissement millénaire de la cité sumérienne d'Ur de la récente destruction d'Alep, et en étirant le son d'un réacteur de bombardier au point d'y trouver... des voix humaines ●